

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 24 AVRIL 1846.

No. 23

LETTRE DE MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur, — D'où viennent les pensées les plus orgueilleuses, les paradoxes les plus bizarres, la confusion des idées, les opinions téméraires et criminelles sur la divinité qui ont envahi, dans ces derniers temps, une multitude d'esprits? D'où vient tout cela, et où tout cela nous mènera-t-il? Il n'est pas trop difficile de l'expliquer.

Il faut, à la vérité, remonter à des systèmes abstraits et ténébreux. Mais c'est par l'obscurité et par les abstractions que l'on corrompt la génération présente. Les novateurs cachent, sous l'ombre épaisse du sophisme, les coups terribles qu'ils portent à la vérité et à la vertu. On ne s'en met point en peine. Ils délivrent les passions de tout joug; c'est tout ce qu'on leur demande. A ce prix, on croit tout, on souscrit à tout, on adopte leurs erreurs les plus révoltantes. On leur sait même bon-gré de s'envelopper et de se rendre peu intelligibles, parce que l'impiété, aisément aperçue et l'abomination comprise, produiraient des doutes qu'on trouve plus commode de ne point avoir.

J'ose le dire, je serai clair; car il n'est pas impossible, après tout, de saisir le fond des énormités et des folies que j'ai en vue. Voyons où elles ont pris leur source.

Tout le mal vient de l'Allemagne. On a fait entrer des rêveries impies, transformées en dogmes, chez ce peuple, dans les têtes françaises, dont une vive pénétration et le discernement le plus fin et le plus juste étaient l'apanage. Expliquons ce qui s'est passé.

Vers la fin du dernier siècle, Kant, longtemps ignoré, sortit enfin de son obscurité et trouva de nombreux et bruyants apologistes. Il dut ce bruit et cette renommée à ses écrits rebuants à l'excès, mais dans lesquels l'apreté du style et l'affreuse aridité étaient compensées par la liberté qu'ils donnaient à l'homme de croire tout ce qu'il veut. Ne parlons point de son *subjectif*; son *objectif*; car je ne veux point hérissier cette lettre de son effrayante terminologie. Disons simplement qu'il fait subir à l'idée une sorte de dissection. Il considère, d'une part, l'image qu'elle trace dans son esprit, et de l'autre, la réalité extérieure qui en est l'objet. Il prétend que rien ne prouve la connexité de ces deux choses, qu'il faudrait un pont (c'est son expression) pour passer de l'une à l'autre, et que ce pont n'existe point. Il en conclut que les deux parties de l'idée, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, sont disjointes et sans liaison, que notre raison est, par conséquent, un instrument brisé, mutilé, sans usage. Et voilà comme, dès l'entrée, il détruit la base de tous nos jugemens et jette son disciple en plein scepticisme.

On peut et l'on doit lui opposer que l'union des deux termes de l'idée claire est opérée, comme à notre insu, par l'invincible nature; que pour nous empêcher de céder à sa lumière, il faudrait nous détruire, nous anéantir; que tout être doit suivre les lois indéclinables de sa constitution, et que dans le vrai une opposition radicale, systématique, perpétuelle à l'égard de la raison n'est pas plus possible à l'homme qu'il ne l'est au soleil de quitter la route qui lui est tracée dans le ciel. Quelle réponse sensée peut-on faire à cette réflexion?

La secte nouvelle s'étendit, et mit en feu toute l'Allemagne savante. Fichte voulut étayer la partie la plus ruineuse de l'édifice élevé par son maître; mais il ne le rendit ni moins fragile, ni moins fantastique. Celui-ci prétend que l'homme n'est assuré de rien, si ce n'est du *moi*, c'est à dire de son existence personnelle. A l'entendre, tous les êtres placés hors de lui, et qu'il appelle le *non-moi*, ne sont que des rayonnements du *moi*, principe générateur de tous ces phénomènes. Cette loi qui semble née d'un esprit et délire, s'étend à Dieu lui-même, et cet infortuné professeur ouvrit un jour sa leçon par ses mots: *Aujourd'hui nous allons créer Dieu*. Sont-ils moins absurdes et moins impies, les systèmes de Schelling et de Hegel? L'un, comme on le sait, rabaisse Dieu jusqu'à le confondre dans le sein de la nature universelle, qu'il nomme l'*absolu*, avec l'amas des substances même matérielles qu'elle renferme; et l'autre, dans son panthéisme idéaliste, ose attribuer à l'Être divin un commencement et des progrès. Voilà pourtant les hommes que les maîtres de toute notre jeunesse ont portés jusqu'aux nues. Mais parlons à présent de ces instituteurs eux-mêmes dans les mains desquels une loi inflexible met l'avenir de la France, et venons-en à ce qui nous touche.

Le chef de l'éclectisme alla d'abord respirer cet air des écoles germaniques, chargé de panthéisme et d'athéisme. Il en rapporta les idées ténébreuses et les lamentables systèmes dont ce pays avait été le berceau. De

retour dans sa patrie, il s'y fit chef d'école. Depuis trente-cinq ans, il y porte le sceptre du monde intellectuel. Dans ce long intervalle il y a professé disserté, déclamé, immensément écrit, vingt fois il y a changé de vues et de langage; avec une volubilité merveilleuse il a revêtu son enseignement de mille forces diverses, mais le fond a été et il est toujours le même. Devenu, dès longtemps, l'âme de l'Université, il en a fait une institution notoirement sceptique, à laquelle (je l'ai dit et je le répète avec larmes) une chaîne de fer lie notre jeunesse rangée autour de ses chaires. Voilà où nous en sommes. Non, non; quelques légers changements ne vont pas au fond d'un mal immense, ils ne l'effleurent même pas. Un si terrible fléau ne peut céder à de vains palliatifs.

Je suis loin d'avoir tout dit. On veut ériger en religion ces doctrines nouvelles. M. le professeur Damiron annonce avec complaisance, dans un de ses livres, un christianisme nouveau qui ne sera que l'éclectisme avec un appareil extérieur de culte et un vernis de piété artificielle, et rationaliste. M. Saisset, autre membre de l'Université, et qui semble en être, en ce moment, le défenseur en titre, va plus loin encore. Il regarde cette transformation comme déjà opérée, sinon en fait, du moins en droit. Dans un livre récemment publié, il prétend qu'on ne peut refuser à la philosophie le droit d'exercer en son propre nom le ministère spirituel. Nul doute qu'il n'investisse surtout de ce privilège la philosophie éclectique qui brille à ses yeux d'un lustre particulier et incomparable. Mais, à moins de changer le sens des termes les plus clairs de notre langue, un ministère spirituel qu'on a le droit d'exercer, suppose une religion dont on est le dépositaire et le prêtre. Qu'on chasse donc les ministres de Jésus-Christ, pour faire place à ces pontifes universitaires.

Qu'on y prenne garde; rien de plus effroyable dans ses conséquences que ce scepticisme dévot. Il creuse aux passions, des abîmes inconnus et des profondeurs nouvelles où l'iniquité, façonnée par un orgueil sans bornes, prend des formes qui passent toute croyance et font tressaillir d'horreur. Nous voyons des préludes de cet égarement mystérieux. Nos jeunes écrivains sanctifient l'abomination même. Sous leur plume, les crimes deviennent beaux, les plus infâmes trahisons intéressantes, les plus odieuses cruautés dignes d'admiration. Non seulement ils déchirent la couronne décernée à la vertu, mais ils la placent sur le front des monstres souillés des forfaits les plus détestés. Dans ce renversement horrible d'idées religieuses et morales, que deviendra la loi, que deviendra le dévouement à ses proches et à la patrie, que deviendra l'honneur, que deviendra tout ce qui ne sera pas un vil intérêt personnel? On ne peut en douter, pétries de cette boue, endurcies et frappées de cécité dans de telles écoles, les jeunes âmes contracteront une insensibilité absolue pour toute vérité, pour tout bien, une dépravation inouïe dans le monde. Si des nuages si noirs ne sont point écartés, nos successeurs ne seront ni Français, ni chrétiens, ni juifs, ni mahométans, ni même simples théistes. Ils formeront une espèce d'hommes qui semblera sortie du sein de la terre pour la remplir d'épouvante. Notre belle patrie sera anéantie, moralement et sans retour; et si l'on se représente la France comme une cité autrefois magnifique, objet de l'admiration et de l'amour ou de l'envie de tous les peuples, on pourra lui appliquer ces vers du plus sublime de nos poètes:

Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau.

Recevez, Monsieur, l'assurance etc.

CLAUD. HIP., *Buque de Chartres.*

Chartres, le 27 février 1846.

Ce n'est un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a pas juste, la perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

VAUVENARGUES.

CORRESPONDANCE MINISTÉRIELLE.

COPIE

(TRADUCTION.)

[L'Hon. A. N. Morin à l'Hon. R. E. Caron.]

MONTREAL, 24 Novembre, 1845.

Mon cher Monsieur et ami,
Notre ami à qui votre dernière missive était adressée; ne se propose pas